



L'île des anamorphoses

version d'Éric Pessan

La mystification Borges

Trouvez un Argentin passionné de littérature – ce qui n'est pas si fréquent, nous avons une vision un peu idéale de cette Argentine que nous connaissons surtout par les livres ; en vérité dénicher un lecteur dans les rues de Buenos Aires est aussi compliqué que d'arrêter quelqu'un dans le métro à Paris pour lui demander son opinion sur Sartre ou Beauvoir – trouvez-le, donc, et demandez-lui ce qu'il pense de l'œuvre de Jorge Luis Borges. Si votre homme est bon comédien, il va se lancer dans un interminable éloge, sinon vous le verrez sourire et couper court à vos questions d'un haussement d'épaule.

C'est en décembre dernier que j'ai atterri à l'aéroport Ezeiza de Buenos Aires. Je ne m'étais jamais rendu en Amérique du Sud auparavant, j'avais obtenu un mois de résidence d'écriture pour un texte lié à l'œuvre de Borges. Immédiatement, je n'ai su quoi penser de cette ville. Buenos Aires m'a semblé être un monstre gris écrasé contre le Rio de la Plata. Un paradoxe urbanistique : un plan terne et rectiligne qui se révèle tortueux, une métropole gratte-ciel souvent écrasée au sol, une ville neuve et déjà vieillie, saignée à blanc par la plaie de son avenue du 9 de Julio. Buenos Aires en décembre, ruisselante de bruines glaciales, donne une idée de l'infiniment triste. Un labyrinthe écrasant aux murs de morosité. Quel contraste avec l'image romanesque que je m'en faisais. Un mystère reste entier : comment les Argentins font-ils pour supporter une telle mégapole ? Même si leurs yeux reflètent les façades inhumaines de la ville, une étincelle de joie brille en-deçà de leur rétine, un optimisme séculaire s'accroche encore à leur ventre. J'ai croisé suffisamment de fêtes durant mon bref séjour pour avoir compris que ses habitants sont immunisés par une sorte de joie intérieure.

1

Passé mon premier choc, je me suis mis en quête de renseignements sur Borges. Ma bourse de résidence ne me permettait pas de survivre trop longtemps dans le ventre de la cité, aussi me fallait-il commencer rapidement mon travail. Première démarche et première difficulté : convaincre avec mon espagnol hésitant un fonctionnaire méfiant de me laisser accéder aux registres de naissance de la mairie. Refoulé une fois, j'ai dû revenir le lendemain, harceler le personnel d'accueil, m'inventer généalogiste et



détective pour enfin briser l'obstacle et me procurer un laissez-passer pour la salle des archives.

À ma grande surprise, le registre de l'année 1899 ne comptait aucun Borges à la date du 24 août. J'ai imaginé une erreur dans les biographies de l'écrivain, je suis revenu en arrière, au début du mois, j'ai passé en revue plusieurs semaines de pages jaunies. Ne découvrant rien, j'ai cherché au fil des mois suivants. Finalement, lorsque l'on m'informa de la fermeture des archives, j'avais parcouru tout le registre. Des dizaines de Borges étaient nés en 1899 (le nom est assez courant), pourtant nul ne portait les bons prénoms. Inquiet, je suis revenu le lendemain, je me suis plongé dans d'autres années. La lecture fastidieuse de dix années de naissances à Buenos Aires m'a poussé à accepter l'évidence : Jorge Luis Borges n'était jamais officiellement né dans cette ville. Alors ? Erreur des registres ? Erreur des biographes ? C'est déçu, l'esprit virevoltant d'interrogations et les yeux brûlés par l'encre pâle que je retournais à mon hôtel au soir de ma troisième journée en Argentine. Exténué par cette lecture minutieuse, je ne sentis pas la pluie, je ne vis pas la foule et je tombais dans un lourd sommeil sans rêve. J'eus une deuxième déception le lendemain. Je savais, pour l'avoir lu dans plusieurs ouvrages, que les parents de Borges avaient habité 840 rue Tucumàn jusqu'en 1901 puis 2 135 rue Serrano. L'acte de vente de la première maison ne comportait aucun Borges, quant à la seconde elle n'existait pas, la rue Serrano se terminant au 2 123. Un confus sentiment d'irréalité vrillait mes nerfs. L'architecture glacée de la ville, l'échec incompréhensible de mes recherches, le grondement incessant de la foule-termite m'éloignaient du réel. Je ne pus dormir cette nuit. Lassé d'attendre le sommeil, je me levai et contemplai le paysage urbain depuis la fenêtre de mon hôtel. La ville ne dormait pas, Buenos Aires ne dort jamais. Les lumières fragilisaient les immeubles, les murs de béton paraissaient aussi cassants que du simple verre. Une ville fragile, détrempeée d'éternelle pluie. Cette nuit, j'eus la sensation que chaque façade cachait des couloirs secrets, que chaque lumière n'était disposée que de façon à créer un pan d'ombre. Je ne comprenais pas pourquoi Borges me fuyait, pourquoi une simple recherche biographique se transformait en partie de cache-cache. Je vis les façades s'effriter, couler. Au moment où mon regard allait découvrir ce qu'elles dissimulaient, la vitre de mon hôtel devint opaque comme l'eau qui gèle. Je sus que Buenos Aires me cachait ses secrets. Un froid violent me réveilla, j'avais fini par sombrer dans le sommeil dans un



fauteuil face à la fenêtre. Dehors le soleil perforait çà et là la croûte craquelée des nuages. La ville me scrutait du haut de ses tours imprenables.

En colère contre mes propres délires, je partis pour la bibliothèque nationale. Borges m'attendait dans le hall. Une grande plaque portait le nom des directeurs consécutifs, Borges y figurait aux cotés de l'année de sa nomination : 1955. En revanche – détail oublié – en cette même année un second directeur était nommé : C. H. Selon toutes apparences, Borges avait donc partagé la direction de la bibliothèque.

Au rayon littérature, je vis que l'écrivain était largement représenté. Je pris l'un de ses livres, *El Libro de Arena*, entre mes mains, la matérialité de l'ouvrage, son poids, la texture de son papier me rassurèrent et dissipèrent les rêves de la nuit. Le matin même j'avais fini par me demander si Borges avait réellement existé.

Profitant de ma présence à la bibliothèque, je cherchais des renseignements sur le colonel Isidoro Suárez, l'arrière-grand-père de Borges qui se rendit célèbre au XVIII^e siècle lors des batailles pour l'indépendance du pays. Borges vouait un véritable culte à son aïeul et lui avait dédié bon nombre de ses poèmes. J'ouvris un livre d'histoire. Le choc que je reçus alors me fit douter de mes connaissances en espagnol. Je retraduisis plusieurs fois le texte que j'avais déniché, je comparai plusieurs encyclopédies.

Le puzzle venait à nouveau d'exploser. Le colonel Suárez était mort au combat en 1811. Un grand tourbillon s'agitait en moi. Je doutai de ma mémoire, repris mes notes assemblées avant mon départ : le colonel était censé s'être éteint en Uruguay en février 1846. Pourquoi un tel écart ? Il aurait pris part aux combats de libération du Pérou en 1824, soit – si j'en croyais l'ouvrage historique – treize ans après sa mort. Je cherchai vite ce renseignement dans plusieurs autres livres. Si les encyclopédies récentes attestaient de la victoire du colonel à Junin le 6 août, plusieurs manuels du début du siècle ignoraient sa présence. Un petit précis d'histoire péruvienne acheva de me plonger dans la perplexité : il retraçait la bataille de Junin et attribuait la victoire (les traductions des passages cités sont de ma main) : *... au bataillon Suárez nommé ainsi en l'honneur et la mémoire du héros de l'Indépendance argentine fauché en 1811*. Plus loin le livre relatait une curieuse anecdote : *Après la bataille, les populations vinrent trouver les soldats et leur demandèrent : dites-nous à qui nous devons cette grande victoire que nous puissions le couvrir d'éloges. Un officier s'avança et répondit : assurément au colonel Isidoro Suárez, bien que le grand homme ne soit plus, Dieu ait*



son âme, c'est en sa mémoire que nous avons vaincu l'Espagnol aujourd'hui. À ces propos les populations se réjouirent et fêtèrent la mémoire du héros.

Je refermai le livre, un peu ivre de ce que je venais de lire. Que fallait-il croire ? Je cherchai d'autres événements postérieurs à 1811 où le colonel était censé être impliqué. À chaque fois je découvris des renseignements contradictoires : soit la présence physique du colonel était attestée, soit seule sa mémoire était évoquée.

Totalement dérouté, je quittai ma table de travail et m'approchai d'une fenêtre. Là, je contemplai, sans les voir, les rues de la ville. Je tentais de mettre mon esprit au clair. Je fus soudainement pris d'un doute qui souleva les poils de mes avant-bras, je me précipitai à ma place pour constater que mon intuition se révélait exacte : si le colonel Suárez était réellement mort en 1811 et non en 1846 il n'avait pu se marier à Jacinta Martinez Huedo. Il n'avait donc pas eu de fils. Borges n'avait pas de grand-père, ni de père.

Borges n'avait pas pu naître. Un champ de bataille avait non seulement terrassé son aïeul mais aussi la ligné qu'aurait pu enfanter cet aïeul.

Dans quel univers avais-je mis les pieds ? Je me sentis soudain prisonnier de la logique absurde des histoires de Borges. Venu en Argentine pour écrire un court essai sur son œuvre et sa vie, je découvrais son inexistence. Et pourtant ses livres existaient bel et bien. L'irréalité m'écrasait. Je dus me lever et me rendre au rayon de la littérature argentine pour me convaincre que je ne délirais pas. Je fus presque surpris d'y retrouver les ouvrages de Borges. Pour peu je me serais attendu à ne trouver nulle trace du livre que j'avais serré dans mes mains deux heures auparavant. Cette histoire devenait une histoire de fou. M'attendant à ce qu'il disparaisse en fumée, je saisis un autre livre, *Ficciones*, je l'ouvris au hasard et tombais sur la nouvelle intitulée *Tlön, Uqbar, Orbis Tertius*. Dans cette histoire, Borges découvre une encyclopédie parallèle décrivant un autre monde qui vient peu à peu supplanter le nôtre. Je compris soudainement que Tlön existait, Tlön était en tout trait identique à la terre à un détail près : en Tlön avait vécu Borges.

Le nom du monde imaginaire créé par l'écrivain m'évoqua un détail que j'avais négligé, je courus à nouveau vers ma table de travail. Quelques étudiants commençaient à me dévisager avec inquiétude, je fis un effort pour me calmer. Je retrouvai vite un passage que j'avais lu en diagonale et qui concernait le colonel. *Parmi les officiers qui avaient en son nom proclamé la victoire de Junin plusieurs se coalisèrent et se nommèrent le*



cercle de Tlön, surnom affectif du colonel parmi ses hommes, dérivé d'un mot indien signifiant le Brave. Quel imbécile avais-je été de ne pas faire le rapprochement. Un pan de l'imposture se déchirait, il me sembla un instant regagner la terre ferme après une épuisante et dangereuse nage. Les officiers du colonel avaient créé un cercle de façon à faire vivre sa mémoire. Ils avaient à ce point grandi le colonel que le personnage était devenu l'une des figures historiques de l'Argentine. Après tout, le pays s'arrachait juste à la domination espagnole, il avait besoin de grands hommes, de héros. Suàrez devenu un rêve de bravoure pour tous les gauchos, fallait-il s'arrêter là ? Non – mon imagination comblait les vides : durant un siècle, le cercle de Tlön perpétua sa mémoire, puis il se trouva un membre du cercle – un poète certainement, c'était encore une époque où le maniement de l'épée n'empêchait pas celui de la plume – pour inventer un arrière-petit-fils au colonel et publier sous son nom divers textes. Peut-être fit-il cela sans réellement y croire ? Par pur amusement ? Mais les poèmes reçurent un accueil triomphal de la critique et il fallut maintenant donner corps à ce descendant fictif. Le cercle se réunit et rêva l'homme parfait, dans des ruines circulaires.

Je m'arrêtai là dans mes hypothèses, j'allais tourner dingue. Pourtant le puzzle s'imbriquait si bien, la vie de Borges s'adaptait sans problème à ce schéma. Le gouffre de l'écrivain se remplissait tout seul. Dans un pays où l'armée avait joué un rôle décisif, il était fort probable que les descendants d'un cercle d'officiers soient lettrés et fortunés. Deux conditions suffisantes pour créer une mystification aussi parfaite. Le cercle de Tlön existe encore, ses adhérents cultivés, influents et un brin ironiques, ont créé Borges. Toutes les clés tombaient entre mes mains. L'œuvre de Borges était une œuvre collective, je ne puis m'empêcher de penser à *l'Autre*, nouvelle qui montre deux Borges se rencontrant.

Borges est littérature.

Calme et glacée, incontestable, l'évidence m'apparaissait. Quel personnage fantastique avait été créé. Je ne pus m'empêcher de sourire en repensant à certains détails de la vie de l'écrivain : la légende voulait qu'il se soit mis à rédiger des écrits fantastiques après une commotion cérébrale. Quelle fable ! Autre détail extravagant : il serait devenu aveugle l'année de sa nomination dans cette même bibliothèque ! Fable encore ! Voilà pourquoi la vie de Borges était indissociable de ses histoires. Quel chef-d'œuvre ! Encore plus que sa littérature, c'est Borges lui-même qui fut la plus grande réussite du cercle. Un travail de titan avait été accompli pour modifier les encyclopédies, pour



insérer l'écrivain et ses aïeux dans notre monde. Et le travail doit encore se continuer. Nul doute que dans quelques années les registres porteront le nom de Borges à la date de sa naissance.

Ce jour-là, je ne sortis de la bibliothèque qu'au moment de sa fermeture, mon esprit enfiévré s'emballait à toute vitesse. Demeuraient plusieurs problèmes qui me tracassaient. Je me rendis dès le lendemain à l'université de Buenos Aires où l'écrivain avait professé. J'eus la chance de pouvoir rencontrer un jeune enseignant de lettre. Il avait été étudiant dans cette même faculté et Borges était inscrit dans la liste de ses professeurs. Malheureusement il n'avait jamais vu le grand homme. Borges n'était que rarement là ; sa notoriété et sa santé fragile excusaient ses absences. Heureusement, il faisait parvenir chaque semaine à ses élèves les textes de ses conférences. Avec nostalgie, l'enseignant m'avoua que jamais un seul de ses camarades n'avait croisé Borges dans un couloir.

Je le remerciai et repartis à mon hôtel pour coucher par écrit le résultat de mes recherches. Une seule question restait sans réponse. À qui appartenait l'image mondialement connue de Borges ? Quel était cet homme que l'on voit sur les photos ? Était-il un membre de Tlön ? Un comédien des bas quartiers de Buenos Aires engagé pour l'occasion ?

À mon retour en France, j'ai passé huit mois à rédiger un ouvrage dont le présent texte est un grossier résumé. J'écrivais parfois dix heures par jour, motivé par l'enthousiasme de ma découverte. Quand le manuscrit fut achevé, je tentais sa publication. Dans la fièvre de l'écriture et la joie de ma découverte, j'avais juste négligé une chose, un petit détail : c'est par la France que l'œuvre de Borges obtint une renommée internationale. Les vieilles maisons d'édition qui régissent le goût comme la mode littéraire sont dirigées par les héritiers des complices de ceux qui introduisirent l'œuvre de Borges. Partout mon texte fut refusé. Ainsi que les suivants. L'état me réclama le remboursement de ma bourse et mon nom, peu à peu, s'effaça des catalogues.